

Des parents dépassés ?

La remise en cause de l'autorité parentale dans la littérature pour la jeunesse des années 1960

par **Lucile Trunel***

Si la littérature de jeunesse a longtemps présenté comme indiscutable l'autorité des parents, les années soixante sonnent l'heure d'un retournement de perspective avec l'affirmation du droit des enfants à l'autonomie. Lucile Trunel analyse cette remise en cause du modèle autoritaire, en soulignant ce qu'elle doit à l'influence anglo-saxonne et la fréquence d'un traitement humoristique.

Le thème de l'affrontement des générations est omniprésent dans la littérature pour la jeunesse, depuis son origine. Moteur dans la construction de la personnalité du jeune, le conflit entre parents et enfants constitue en effet un thème captivant pour le lectorat visé. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'objectif poursuivi par les auteurs était avant tout l'éducation de l'enfant : il était donc impossible de mettre en doute l'autorité des parents, représentants du monde adulte et des lois de la société. Les ouvrages de la Comtesse de Ségur excellent ainsi à imposer la loi du parent à l'enfant, qui ne peut rêver s'y soustraire. Dans cette littérature, les relations qui prévalent entre générations sont distancées, presque hiérarchiques, accompagnées d'un respect indéfectible – et de bons sentiments –, de la part des enfants envers leurs parents. Si dans la première moitié du XX^e siècle en France, la littérature pour la jeunesse s'inscrit encore

* Lucile Trunel est responsable de la formation à La Joie par les livres.

« Le Problème »
in *Les Contes rouges*
du chat perché,
ill. P. Dumas,
Gallimard Jeunesse

dans ce modèle des parents placés « au-dessus » des enfants, progressivement, en parallèle avec l'évolution de la société, l'affrontement parents/enfants va tourner à l'avantage de ces derniers. En effet, dans l'entre-deux-guerres, chez certains auteurs qui prônent davantage d'autonomie chez l'enfant, lorsque l'autorité parentale apparaît imposée de manière trop brutale, celle-ci en ressort affaiblie. On en découvre ainsi un exemple jubilatoire dans « Le Problème », inséré dans *Les Contes rouges du Chat Perché*, publiés à partir de 1934. La méthode coercitive des « parents », imbécile et rageuse, n'aboutit à rien, et ce sont les bêtes de la ferme, plus compréhensives, qui vont aider les « petites » à résoudre leur problème d'arithmétique, à leur façon.

Mais c'est au tournant des années 1960 que tout bascule et que cette lente progression vers une « victoire » des enfants sur les parents trouve enfin son aboutissement. En effet, un vrai renversement de perspective a lieu : l'autorité n'est soudain plus de mise du tout dans la littérature enfantine, la tendresse et la complicité la remplacent. Si désormais on évoque l'autorité, c'est pour mieux la refuser ou la moquer. L'enfant « gagne », souvent grâce à sa malice, et les parents descendent de leur piédestal pour se mettre à sa hauteur, tous sont mis au même niveau. Cela est perceptible dans le roman, domaine privilégié où s'exercent ces évolutions, mais aussi dans les autres genres, texte illustré, conte, album, bande dessinée...

Cette remise en cause de l'autorité parentale passe par l'utilisation métaphorique de différents thèmes par les auteurs, mais surtout par un traitement humoristique de plus en plus fréquent.



— Ce n'est pas sérieux, s'écria le chien. Vous n'allez pas laisser les petites dans l'embarras. Réfléchissez encore.



— A quoi bon se casser la tête, grogna le cochon, puisque ça ne sert à rien.



— Naturellement, dit le cheval, tu ne veux rien faire pour les petites.



Indéniablement, on discerne l'influence de la littérature anglo-saxonne, davantage traduite : elle prône un modèle sans doute plus libre pour l'enfance, et depuis plus longtemps que la littérature continentale.

Le premier thème remis en cause au sein de l'autorité parentale est celui de l'obéissance des enfants. De nombreux textes évoquent cet aspect, comme dans le conte *Un jour de bonheur* de Pearl Buck, publié en 1960 par Casterman dans la collection Plaisir des contes, et illustré par Marcel Marlier. Plaidoyer sensible pour l'abandon de l'autorité bête et méchante chez les parents, ce conte aborde de front la désobéissance et le comportement incontrôlable de l'enfant, insupportables pour le parent, parce que mal tolérés par la société. En escale d'une croisière pour une journée au Japon, une jeune mère américaine est « dépassée » par ses deux petites filles, dont l'une est hyperactive et fugueuse. Devant son désarroi, un vieux Japonais leur propose une visite de sa ville, Kobé. La journée est pleine de délices, mais de péripéties aussi, puisque la petite Jane ne manque pas de s'enfuir, de patauger dans la boue, et se noie presque... Le vieux sage saura calmer la mère, dont l'autorité, la colère et l'affolement affleurent sans cesse, et lui rappeler qu'il ne sert à rien de se fâcher contre ses enfants, que « leurs chaînes à leur âge doivent être légères ».

Ce conte permet d'évoquer également un autre thème, celui de la tenue vestimentaire et de la propreté des enfants, assez traditionnel en littérature de jeunesse (surtout en ce qui concerne les filles), sorte de métaphore de l'ordre qui doit régner dans les familles.

Au-delà du comportement extérieur, les attentes se transforment aussi concernant la personnalité des enfants, suivant en cela l'évolution de la société : les enfants ne sont plus seulement l'espoir de leurs parents, mais acquièrent le droit de se réaliser par eux-mêmes. Ainsi, les thématiques du travail scolaire et du métier, toujours importantes en littérature de jeunesse (qui conserve son rôle éducatif), revêtent une signification différente.

Dans *Tistou les pouces verts* de Maurice Druon, publié pour la première fois en 1957, l'auteur nous conte les inquiétudes et les espoirs déçus des parents du jeune Tistou, qui s'endort en classe, rêve, est distrait ; or « il faut tout de même qu'il devienne un homme, dit Monsieur Père ». On met alors au point pour lui un nouveau système d'éducation : il apprendra les choses en les regardant directement, on lui enseignera le jardinage, comment fonctionne une usine, la ville, car la vie est la meilleure école qui soit. Mais la seule chose qui va réussir pour Tistou, c'est la « leçon de jardin », car il a les pouces verts... Et il va transformer son jardin, sa ville, et... l'usine à canons de son père. Mais après que Tistou a saboté tous les canons en y semant des graines de fleurs, ses parents préfèrent finalement lui éviter la prison et reconvertir leur affaire en usine de fleurs : « Ce qui me préoccupe, c'est autant le sort de Tistou que celui de l'usine, reprit Monsieur Père. Nous nous étions fait une idée de l'avenir de cet enfant ; nous pensions qu'il allait me succéder comme j'ai succédé à mon père. Il avait son chemin tout tracé, la fortune, la considération... – C'était une idée toute faite, dit Madame Mère – Eh ! oui. Une idée toute faite, et bien commode. Maintenant, il faut nous en

faire une autre. Ce petit n'a pas le goût de l'armurerie, c'est visible.

– Sa vocation paraît le porter vers l'horticulture. » Ainsi, Tistou n'a plus, à l'orée des années 1960, à se couler dans le moule de l'avenir tracé par ses parents. On concède ici, avec un brin d'humour et d'optimisme, que les enfants de la fin du XX^e siècle ont le droit de se forger leur propre avenir.

Enfin, dans de nombreux ouvrages de la même période, on constate que la tendresse et la complicité remplacent progressivement la relation d'autorité et de soumission qui unissait parents et enfants. La tendresse n'était pas absente de la littérature de jeunesse jusque-là, mais une sorte de pudeur empêchait sa trop grande expression. À partir de ce moment, elle devient tangible à travers le vocabulaire notamment, plus familier, plus quotidien. Ainsi dans *Un lycée pas comme les autres*, publié par les Éditions G.P., dans la Bibliothèque Rouge et Or Souveraine, Yvonne Meynier imagine un roman épistolaire qui met en scène une mère et ses trois filles pendant la dernière guerre, à Rennes. Les deux aînées sont séparées de leur mère car leur lycée a été transféré dans la campagne, par crainte des bombardements sur Rennes. Il règne une vraie tendresse dans leurs échanges : les filles appellent leur mère « M'man chatte » ou « Ma petite maman », et celle-ci répond « Chéries » et signe « Mam' ». On sent une véritable complicité entre elles, une solidarité, car elles vivent des moments difficiles (les bombardements, le ravitaillement, leur père est emprisonné...), et les petites soutiennent leur mère, la traitent à égalité, il y a une mise au même niveau entre les différentes générations. Ce ton nou-



Tistou les pouces verts, ill. J. Duhême, Le Livre de poche Jeunesse



« Tout seul », ill. Sempé, in *Histoires inédites du Petit Nicolas*, IMAV Éditions

Mafalda, ill. Quino, Glénat



veau, de proximité, de complicité et de tendresse familiale, on le retrouve dans d'autres romans des années 60 et 70. Il diffère énormément de la distance respectueuse qui caractérisait les relations entre adultes et enfants dans la littérature de jeunesse d'avant guerre, même si elles pouvaient être empreintes d'affection.

Au-delà des thèmes choisis, la mise au même niveau des parents et des enfants se traduit dans de nombreux romans par l'introduction d'une nouvelle tonalité humoristique, comme si cette manière de traiter l'évolution de la société et des relations familiales facilitait son acceptation au sein de la littérature enfantine. L'enfant est donc hissé, avec légèreté, au niveau des parents, voire « au-dessus » d'eux, puisqu'il est parfois érigé en juge de leurs actions et de leur comportement, décrit comme tout à fait puéril. Il y a là renversement inédit de situation, comme dans *Le Petit Nicolas* de Goscinny et Sempé, qui joue sur les gags amusants et le style faussement innocent et enfantin du narrateur. Cela permet de faire « passer » nombre de situations où les parents sont critiqués sans complaisance.

« Tout seul », inséré dans les *Histoires inédites du Petit Nicolas*, publiées en 2004, mais écrites vers 1965, révèle les parents de Nicolas incapables de laisser seul leur fils un soir, pour aller dîner chez des voisins. Après l'avoir dûment chapitré sur le fait qu'il doit être bien sage à la maison en les attendant, ils se précipitent chez eux avant la fin du dîner, pleins d'inquiétude, pour voir si tout va bien, et réveillent Nicolas... qui dormait tranquillement. Conclusion du père de Nicolas : « Tu sais, Nicolas, réflexion faite, je crois que nous ne sommes pas encore assez grands pour te laisser seul ! ». Tout est dit...

Le volume intitulé *Les Vacances* est tout aussi révélateur du comportement infantile des parents de Nicolas, et jugé tel par leur fils. Les épisodes débutent généralement sur une situation banale, qui dégénère à cause d'un caprice ou d'une bêtise de Nicolas, les parents se disputent invariablement, et Nicolas philosophe sur l'attitude puérile de ses parents... Ainsi, dans « On est rentrés » : l'atmosphère est tendue, car la famille est de retour dans Paris désert au mois d'août. Nicolas n'a pas de copains, il s'ennuie et tape sur les nerfs de ses parents... :

« Tu ne peux pas être un peu plus patient avec le petit, a demandé maman à papa, moi, je dois ranger la maison, je n'ai pas le temps de m'occuper de lui il me semble... – Il me semble à moi, a répondu papa, qu'un homme devrait pouvoir avoir la paix chez soi ! – Ma pauvre mère avait bien raison, a dit maman. – Ne mêle pas ta mère, qui n'a rien de pauvre, dans cette histoire ! a crié papa – C'est ça, a dit maman, insulte ma mère maintenant – Moi j'ai insulté ta mère ? a crié papa. Et maman s'est mise à pleurer, et papa s'est mis à marcher dans le salon en criant, et moi j'ai dit que si on ne faisait pas germer mes lentilles tout de suite, je me tuerais. Alors maman m'a donné une fessée. Les parents, quand ils reviennent de vacances, sont insupportables ! ».

Les gags humoristiques, le vocabulaire familial employé par les adultes – comme par les jeunes –, le caractère enlevé des dialogues, tout vise à niveler les relations parents/enfants, et à relativiser la soi-disant autorité des parents. Ceux-ci apparaissent vraiment dépassés, mais dans la joie et la bonne humeur... Tandis que certaines œuvres choisissent plutôt la fantaisie ou l'absurde pour trai-

ter des relations au sein de la famille, comme dans les *Contes de la rue Broca*, parus en 1967, d'autres empruntent à l'humour ses traits les plus féroces, telle la caricature, et amorcent, au-delà de la critique de l'attitude des parents, une critique de la société elle-même. C'est le cas notamment d'une bande dessinée d'origine argentine qui exerça une influence importante à partir des années 70 et 80 en France, mais qui date en réalité de 1964 : les aventures de *Mafalda*, de Quino. Mafalda est une petite fille très jeune, en âge préscolaire, mais particulièrement précoce. Elle observe son environnement et en tire des enseignements. Ses parents sont ses premières victimes, et notamment sa mère :

« Tu sais maman, je veux aller à la maternelle et étudier beaucoup, comme ça plus tard je ne deviendrai pas une femme frustrée et médiocre comme toi ! ».

Mafalda, telle le petit Nicolas, juge sa mère, mais l'humour est plus grinçant. Le père n'échappe pas non plus à la caricature et l'opinion de la petite fille sur ses parents ressemble parfois fort à du mépris, même si elle les aime beaucoup... Les aventures de Mafalda sont pleines d'humour, mais aussi emplies d'une réflexion philosophique assez pessimiste sur le fonctionnement de la planète et des sociétés humaines, figurée à travers la relation parents/enfants, une relation où l'autorité traditionnelle est radicalement remise en cause.

L'influence de la littérature anglo-saxonne a joué un rôle non négligeable dans les évolutions de la littérature de jeunesse française dans les années 60. En effet, l'humour et une plus grande liberté de ton règnent dans les romans pour la jeu-

nesse anglo-saxons, depuis le XIX^e siècle, et leur tradition est largement plus tolérante vis-à-vis du comportement des enfants. Or il ne faut pas perdre de vue que la littérature anglo-saxonne est de mieux en mieux traduite et diffusée en France à partir des années 60. Un exemple intéressant est sans doute celui de *Treize à la douzaine*, de Frank et Ernestine Gilbreth. La première édition en français date de 1949, mais ce roman connut un réel succès et une véritable diffusion de masse lorsqu'il fut édité chez Hachette en 1956, d'abord dans l'Idéal-Bibliothèque, puis dans la Bibliothèque verte. Les auteurs racontent leur enfance américaine dans l'entre-deux guerres, celle d'une fratrie de onze enfants, dotés de fortes personnalités... Le père et la mère sont deux ingénieurs pionniers de « la rationalisation du mouvement ». Au quotidien, ils imposent une autorité nécessaire à la bonne marche de « l'entreprise familiale », mais les enfants se rebellent quand ils estiment que les limites sont franchies, – contre les décisions paternelles arbitraires et par trop excentriques notamment – avec une audace qui n'aurait sans doute pas été acceptable dans un roman français de la même période (ni dans une famille française du même milieu). Les péripéties que connaît cette famille pourraient se dérouler dans la France des années 60, elles sont marquées par un style moderne et humoristique, qui souligne une détente dans les relations entre les générations.

Autre exemple qui témoigne du décalage entre littérature française et anglo-saxonne : pendant la Seconde guerre, naît en Grande-Bretagne un futur best-seller, *The Famous Five*, d'Enid Blyton. Il deviendra la célèbre série du Club des

cinq, publiée en France dans la Bibliothèque rose chez Hachette à partir de 1955, très vendue dans les années 60 et assez représentative des lectures des enfants français de cette époque. Or, cet archétype de l'aventure mystérieuse constitue également un bon exemple du caractère indépendant que peuvent revêtir les relations parents/enfants dans la littérature anglo-saxonne pour la jeunesse. La bande d'enfants mène l'enquête, au nez et à la barbe des parents, parfois même en se jouant de l'interdiction qui leur est faite de se risquer à enquêter. S'ils réussissent, c'est parce qu'ils ont outrepassé les règlements imposés par les adultes. Par ailleurs, l'attitude des parents est souvent critiquée ouvertement. En effet, le schéma, répétitif, est le suivant : Claude et ses trois cousins sont accueillis en vacances en Bretagne chez les parents de Claude. Le père de Claude est un savant austère qu'il ne faut pas déranger, les jeux des enfants le perturbent, et sa sévérité, sa quasi misanthropie, les détournent de lui. Dans *Enlèvement au club des cinq*, les enfants en viennent même à aider le père de Claude, victime d'une tentative de chantage, sans le lui dire, car les relations sont trop compliquées avec lui. Mieux vaut donc se débrouiller seuls, et s'expliquer ensuite, une fois que tout est résolu. En réalité, quand le dialogue est impossible, l'autonomie devient la seule solution pour les enfants, face au monde des adultes. C'est le message (tonique) que les jeunes lecteurs retireront de leur lecture...

Si le Club des cinq ne possède pas l'humour qui caractérise de nombreux romans anglo-saxons, les œuvres de Roald Dahl en revanche se signalent avant tout par cette qualité si attachante

pour le public enfantin. Mais son œuvre témoigne à son tour, à partir des années 60, d'une critique vis-à-vis de l'autorité parentale, jugée carrément nuisible par Dahl, puisque beaucoup de ses personnages d'adultes sont des monstres. Dans *James et la grosse pêche*, publié en Grande-Bretagne en 1961 et traduit en France en 1966, les deux tantes sont horriblement méchantes, et ne cessent de maltraiter le héros, abusant de leur pouvoir sur lui. Dans *Charlie et la chocolaterie*, publié en 1964 en Grande-Bretagne et traduit en 1967, pratiquement tous les personnages d'adultes sont ridicules, ou pire : en réalité, il n'y a de tendresse véritable qu'entre Charlie et son grand-père, et le roman enseigne aux jeunes lecteurs à se méfier des adultes... Seul *Danny champion du monde*, traduit un peu plus tard, en 1972, semble échapper à cette vindicte générale sur les parents : Danny et son père ont une relation privilégiée, mais si l'on y regarde de plus près, le père est un grand enfant, qui ne sait pas résister à sa passion, la chasse, et c'est le fils qui saura se conduire en adulte et venir le tirer du mauvais pas où il s'est mis. L'humour et la caricature permettent à Roald Dahl de faire passer un discours assez rebelle sur la société des adultes. Il émet des critiques acerbes sur les parents qui laissent faire, qui ne savent pas utiliser l'autorité à bon escient, etc. Les enfants apparaissent gagnants dans ses romans, mais il dessine aussi un grand fossé entre le monde de l'enfance et celui des adultes.

La mise en cause du modèle autoritaire de la parentalité est donc intervenue dans la littérature de jeunesse française dès le début des années 60, inspirée sans doute de l'exemple anglo-saxon, et d'autres lit-



Treize à la douzaine, ill. P. Durand, Hachette, 1956
(Ideal-bibliothèque)

tératures étrangères, davantage traduites (on pense bien sûr aussi à Astrid Lindgren...). Or la littérature reflète l'évolution de la société et la nouvelle place faite à l'enfant : 1968 a entraîné une révolte contre les tabous anciens de la littérature enfantine, dans l'album notamment, mais de nombreux textes littéraires n'avaient pas attendu cette date pour bouleverser la donne des relations familiales, grâce à l'humour notamment.

En 1988, Roald Dahl écrira *Matilda*, un chef-d'œuvre de défense de l'enfance maltraitée : les parents de la jeune héroïne rejettent leur enfant parce qu'elle est différente, ils sont dépeints comme irrécupérables de bêtise et de méchanceté, figures odieuses auxquelles s'oppose la délicieuse institutrice, la « sœur ».

Dahl participe ainsi à sa manière au mouvement qui se dessine après les années 60 : la littérature de jeunesse oscille alors entre deux figures parentales, une figure faillible, des parents qui font défaut, et une figure rassurante, des parents sur lesquels on peut compter.



Matilda, ill. Q. Blake, Gallimard Jeunesse



Matilda, ill. Q. Blake, Gallimard Jeunesse